

CODEx URBANUS

Interview de Codex Urbanus
par Florence Valabregue



De charmants animaux hybrides et fantastiques, dessinées sur les murs de Paris par le street artist Codex Urbanus, nous interrogent de leur regard malicieux sur la place du street art dans l'art contemporain et sur l'architecture, l'histoire et le patrimoine de nos villes.

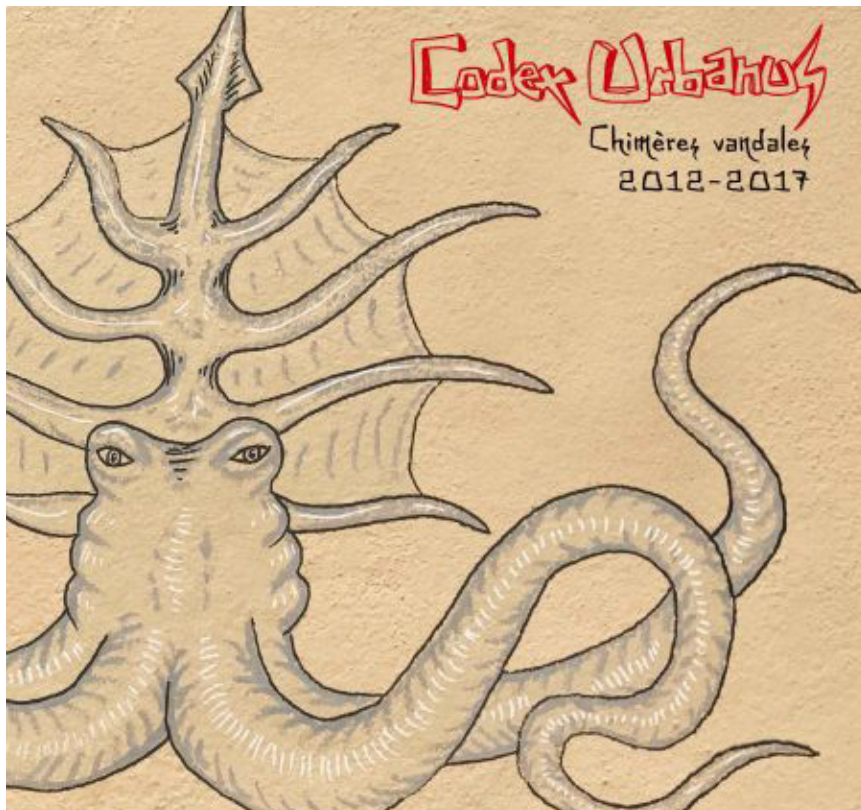
Le piéton de Paris pourrait se laisser distraire par d'étranges chimères éphémères qui hantent les murs de Montmartre. Ce bestiaire exposé au grè de son apparition - disparition est l'œuvre de Codex Urbanus, street artist depuis une dizaine d'années. L'auteur de ces animaux fantastiques est aussi guide aux musées d'Orsay et du Louvre et a écrit un essai sur l'art urbain : « Pourquoi l'art est dans la rue ? ». Il expose régulièrement dans des galeries mais aussi dans des lieux inattendus comme les égouts de Paris ou le château de Malmaison. « Chimères vaudes », un livre d'art réunissant l'inventaire

de plus de 400 créatures fantastiques dessinées directement sur les murs de Paris entre 2012 et 2017, à paraître en octobre 2021 chez Omniscience. Le livre fera l'objet d'une exposition des dessins originaux au Cabinet d'amateur, 12 Rue de la Forge Royale, 75011 Paris, du 21 au 31 octobre 2021.

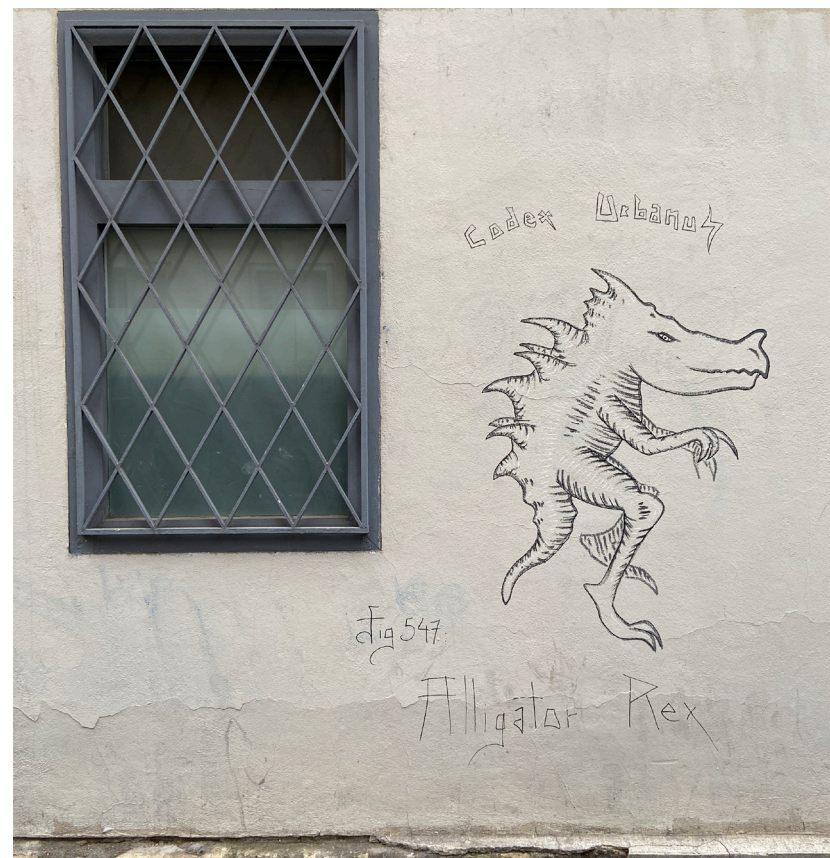
En hommage aux 400 ans de la naissance de Jean de la Fontaine, Il s'est lancé dans l'écriture - toujours sur les murs de Paris - de 50 fables illustrées qui feront également l'objet d'une publication. Un parcours urbain est crée le long de la Petite Ceinture entre la Porte de Saint- Ouen et la Porte de Clignancourt.

Chimère
© CodexUrbanus





© CodexUrbanus



Chimère
© CodexUrbanus

Quelle est ta définition du street art ?

Pour moi, le street art c'est un mouvement dans lequel des femmes et des hommes placent gratuitement, systématiquement et SANS AUTORISATION de l'art dans l'espace public urbain. C'est la seule façon de comprendre sa spécificité, car il n'y a aucun exemple de gens qui faisaient cela avant les années 60 dans le monde, et cela permet de lui donner sa cohérence : le street art n'a pas d'unité de forme ou de fond, il est cohérent par sa liberté liée à l'absence d'autorisation (et dont le corollaire est bien souvent l'illégalité).

Comment es-tu tombé dans le street art ?

J'ai toujours dessiné sur des feuilles, depuis l'école jusqu'aux réunions d'entreprise. Puis dans les années 2000, j'ai cessé de travailler en entreprise pour être plus nomade et j'ai ressenti un manque. Mais à cette époque là, par mon activité de guide, j'ai découvert le street art, et au bout d'un moment, je me suis dit que peut-être cela pourrait me plaire. Et on peut dire que la greffe a bien pris...

Peux-tu lier ton activité de guide à celle de street artiste ?

Il y a un lien dans la genèse de ma propre activité de street art. C'est parce que des américains m'ont demandé un tour de street art en 2008 que je m'y suis intéressé. J'ai découvert que ce n'était pas juste un truc de délinquant, mais bien un mouvement artistique. Et comme pour beaucoup de gens, une fois que l'on s'y intéresse, on ne voit plus que ça : là où il n'y avait que des rues pour moi, je me suis retrouvé dans un musée vandale à ciel ouvert. Mon activité de guide m'a aussi permis de mieux appréhender ce mouvement. Quand on est rôdé aux visites des musées du Louvre ou d'Orsay, on a un recul qui permet d'avoir une meilleure

image de l'Histoire de l'Art que les experts de l'Art Contemporain qui sont passés à côté du street art et du graffiti.

Quel est ton rapport à la ville, son patrimoine, son histoire ?

J'ai toujours deux lectures du patrimoine, où que j'aie : une lecture réelle, historique, classique, et une lecture onirique, où j'utilise ce que je vois pour bâtir des choses qui ne se voient pas. Je suis, à ce titre, un énorme consommateur de culture et de voyages. Paris est probablement la ville idéale pour les gens comme moi, car elle est à la fois immense et intense. Il est impossible d'affirmer avoir tout vu à Paris - 40 ans plus tard je découvre toujours des choses - et il y a une densité absolument dingue de choses à voir, dont certaines peuvent résister malgré les assauts, comme l'Hôtel de Lauzun, la Grande Synagogue des Victoires ou le Réservoir de Montsouris. L'humain dans Paris a cette chance d'avoir l'un des plus beaux labyrinthes du monde dans lequel se perdre, et le street art s'installe dans les interstices pour parachever le magnus opus qu'est Paris.

Tes chimères numérotées semblent former une sorte de bestiaire, jeu de piste, auquel le piéton de Paris tente de trouver un sens, un ordre... comme ton nom d'artiste qui semble suggérer une collection urbaine... Y en va-t-il une ou s'agit-il plus d'une démarche joyeuse et insouciance ?

Un bestiaire c'est par définition une collection - un animal seul ne saurait constituer un bestiaire -. Et l'idée même du «Codex Urbanus», qui signifie «Manuscrit Urbain» en latin, c'est précisément de créer une sorte de bestiaire fantastique sur les pages de béton de Paris. Mais c'est juste un cadre, pour chaque chimère, en dehors de respecter la nomination, la numérotation et le dessin avec 3 marqueurs à peinture, je suis entièrement libre de ce que je vais dessiner et je ne

sais qu'au dernier moment ce que je vais faire... C'est un peu comme le cahier des charges Haussmannien qui donne la taille des immeubles l'angle d'inclinaison du toit ou le nombre et le lieu des balcons, mais qui laisse les architectes libres de s'éclater en style, qui peut aller du néo-classique à l'art déco en respectant les règles...

Tes chimères sortent parfois de la rue pour aller dans les égouts de Paris, le Château de Malmaison, des Galeries... Le street art peut-il être à la fois dehors et dedans ? Peut-on encore parler de street art ?

Le street art est forcément dans l'espace public et sans autorisation à mes yeux. Donc il est impossible en galerie, en musée ou même en festival d'avoir du street art au sens où je l'entends. En revanche, je ne suis connu que par le street art, i.e. par mon activité sauvage dans la rue. Je dessinais depuis 30 ans avant de commencer dans la rue mais tout le monde s'en fout, c'est Codex qui les intéresse. C'est Codex que l'on vient voir en galerie ou au musée, et c'est donc bien du street art que les gens recherchent. L'étiquette «street art» brandie dès lors pour ces événements est donc à la fois fausse -ça ne peut pas être du street art- mais c'est un artiste de street art. C'est un peu sans réponse, et ce n'est pas satisfaisant car si on enlève cette étiquette street art, on perd une partie des gens qui ne s'y retrouvent plus, et si on la laisse, on tend à faire croire que le street art peut être légal et lucratif, ce qui est clairement faux. Certains tentent d'inventer des termes pour qualifier cela, comme «art inter mural» ou «art urbain contemporain», mais je pense qu'on n'arrivera pas à sortir du flou sur ce point...

Tu ne te limites pas aux murs- «la forme d'une ville change, hélas, plus vite que le cœur d'un mortel» (Charles Baudelaire) - puisque tes œuvres paraissent aussi sur du papier: livres, gravures, sérigraphies, vieux



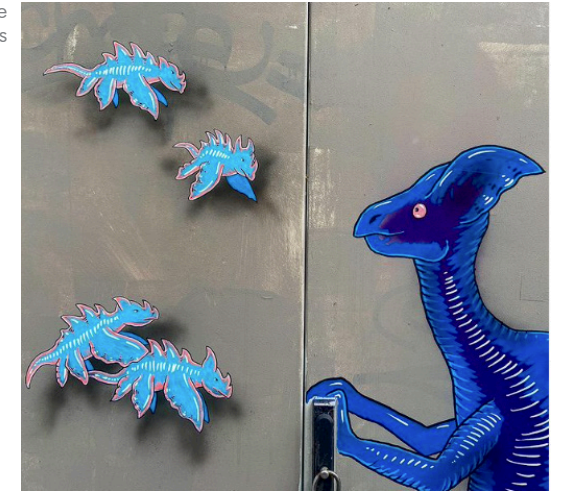
Chimère
© CodexUrbanus

journaux revisités par tes malicieuses chimères colorées...et sur Instagram, photographies de l'éphémère qui devient permanent. Quel est ton rapport à l'impermanence du street art et cette évolution vers des supports plus permanents ?

Je ne suis pas un fan de l'impermanence personnellement. L'aspect éphémère du street art est un dommage collatéral de son absence d'autorisation, et les artistes qui disent qu'ils adorent ça ne me semblent pas trop dire la vérité. Par contre ce qui m'intéresse c'est l'aspect dégradation. Je suis fort conscient que si j'avais eu à demander l'autorisation pour tracer un de mes monstres bizarres je ne l'aurais jamais eue, et encore aujourd'hui il y a plein de trucs officiels auquel je ne suis pas invité car ce que je fais ne cadre pas avec l'image que l'on se fait du street art, forcément monumental, coloré et à la bombe aérosol. Du coup la question de savoir dans quelle mesure je fais de l'art ou de la dégradation s'impose à chaque fois, est-ce que la rue est mieux ou moins bien après mon passage ? Et afin de retrouver ce questionnement qui est central dans le street art en général et dans mon travail urbain en particulier, travailler sur des documents anciens est idéal : Est-ce qu'une affiche napoléonienne de 1808 est mieux ou moins après que j'ai dessiné dessus au posca ?

Ensuite se pose l'arbitrage entre reproduction et pièce unique. Personnellement, je suis fasciné par les pièces uniques, l'idée d'être devant un dessin sur lequel a travaillé en vrai Léonard de Vinci, Gustave Moreau ou Salvador Dali me transcende beaucoup plus que les multiples. Les pièces que je fais dans la rue sont uniques, quand elles sont effacées, elles sont à jamais perdues (sauf si je deviens tellement célèbre que l'on va les restaurer sous les couches de peinture de la mairie !) La photographie, depuis qu'elle est numérique et donc facile et infinie, est une sorte d'assurance : pour éphémère qu'elle soit, la pratique du street art se trouve numériquement éternelle sur

Chimère
© CodexUrbanus



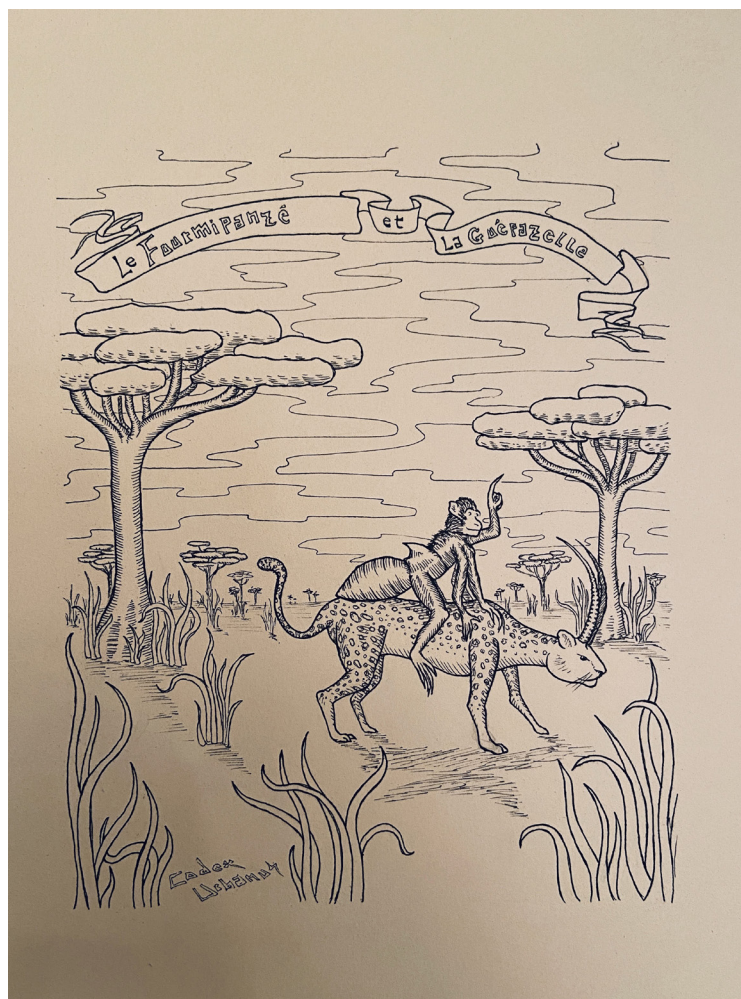
les autoroutes de l'information. S'il n'y a quasiment rien à voir de mon travail dans le monde en vrai, mais il y a des milliers de photos à découvrir sur internet... Néanmoins, ce n'est pas la même chose que de rencontrer une chimère sur un mur dans Paris...

Est ce que la vie du street art est dépendante des réseaux sociaux ?

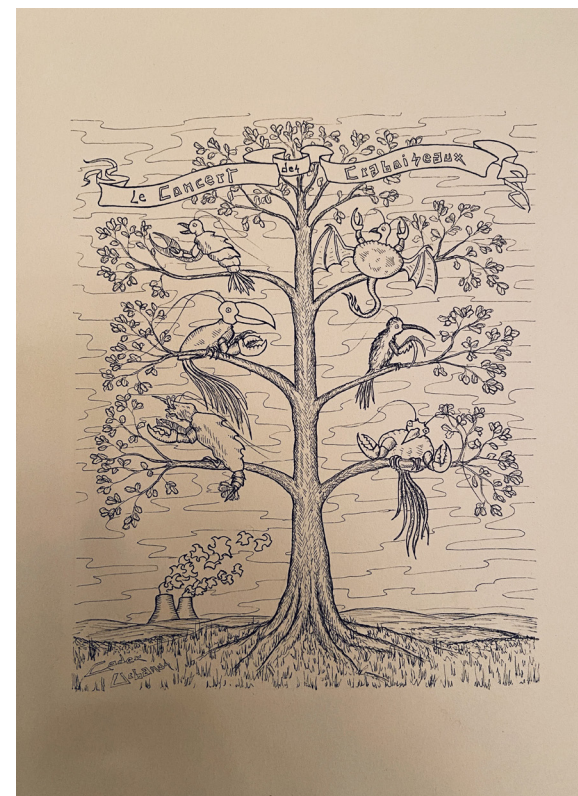
Le street art n'est pas dépendant des réseaux sociaux -il existait des décennies avant l'émergence de ceux-ci - mais il y a eu un emballement suite à ces réseaux sociaux qui ont bien rempli leur rôle, en permettant la rencontre facile et constante entre des gens qui auparavant se croisaient rarement : les suiveurs de street art, les photographes, les collectionneurs et les galeristes. D'un monde plutôt interlope, tous se sont mis à avoir pignon sur web, et à se rencontrer ; j'en ai fait l'expérience très rapidement dès mes débuts, n'ayant aucun contact ni dans le street art ni dans l'art contemporain, j'ai pu voir à quelle vitesse on tissait des liens sur les réseaux. Cela permet de monter des projets, de faire des collabs, de participer à des événements, je pense que c'est plutôt vertueux tant que l'on coupe l'aspect négatif de ces réseaux qui consiste à se laisser aller à parler d'autre chose que de notre activité artistique. Aujourd'hui, on peut se passer des réseaux sociaux mais cela se paye en perte d'opportunités et de contacts....

Tu as commencé un projet autour des fables de Lafontaine ou tu inventes de nouvelles chimères et tu écris des poèmes à la manière de ...Peux-tu me raconter la genèse du projet ? Combien comptes-tu en faire ? Un nouveau jeu de piste pour le parisien attentif qui se conclura par un exposition ? une publication ? autre chose ?

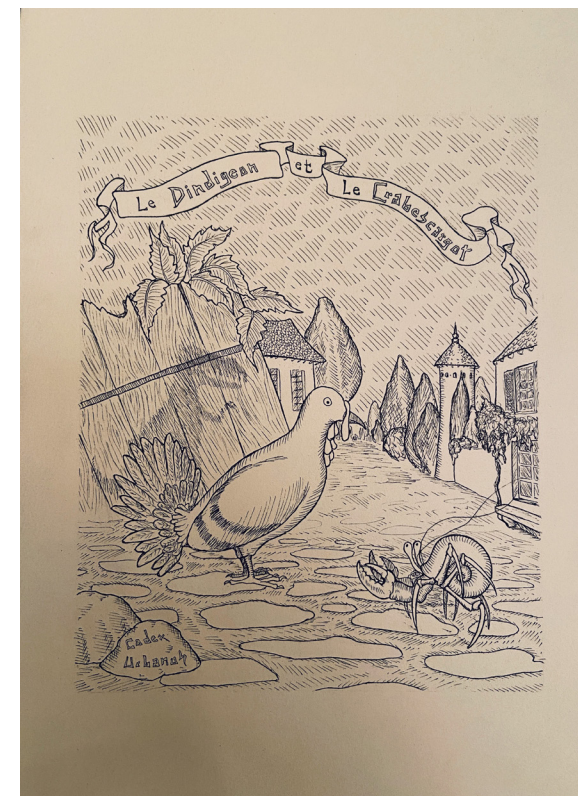
J'essaye tous les ans de faire des projets différents, et 2021 est l'année des 400 ans de la Naissance de Jean de la Fontaine. J'ai donc eu envie de concevoir des nouvelles fables, les Fables Subies puisqu'elles sont imposées aux passants et par opposition aux Fables Choies de La Fontaine, les miennes étant originales alors qu'il s'inspirait de celles de ses prédécesseurs (Esopé ou Phèdre en l'occurrence). Je me suis donc attelé à la conception de 50 fables, pour en coller une par semaine, qui mette en scène mes chimères, avec à la fois un texte et un dessin. C'est beaucoup de travail, d'autant plus qu'il faut trouver non seulement des chimères efficaces - si on sait que le lièvre et rapide et la tortue lente, qu'en est-il du scarabée-girafe ? - et trouver une histoire sympa avec une morale, le tout en quelques mois et en bossant à côté, c'est très trs ambitieux mais je suis très heureux du résultat. Ces fables seront peut-être montrées dans un parcours urbain officiel dans Paris, et il y aura un recueil qui sortira à la rentrée. Là aussi, trouver un éditeur n'est jamais simple, un gros éditeur français qui fait des livres de street art m'a dit -je cite - «Je ne pense pas qu'un livre s'impose. Il aurait mieux valu que tu illustres les fables de la Fontaine existantes». Fort heureusement d'autres maisons d'éditions sont plus ouvertes sur la création, mais ça fait toujours bizarre de recevoir ce genre de réponse. Cela me rappelle que chaque projet est à chaque fois une bataille et qu'elle n'est jamais, mais vraiment jamais, gagnée d'avance...



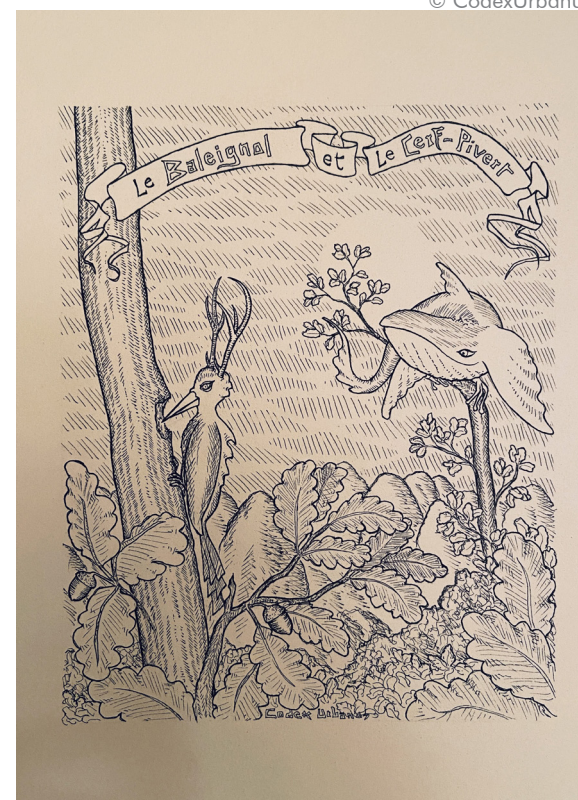
La Fourmipanze
et la Guépazelle
© CodexUrbanus



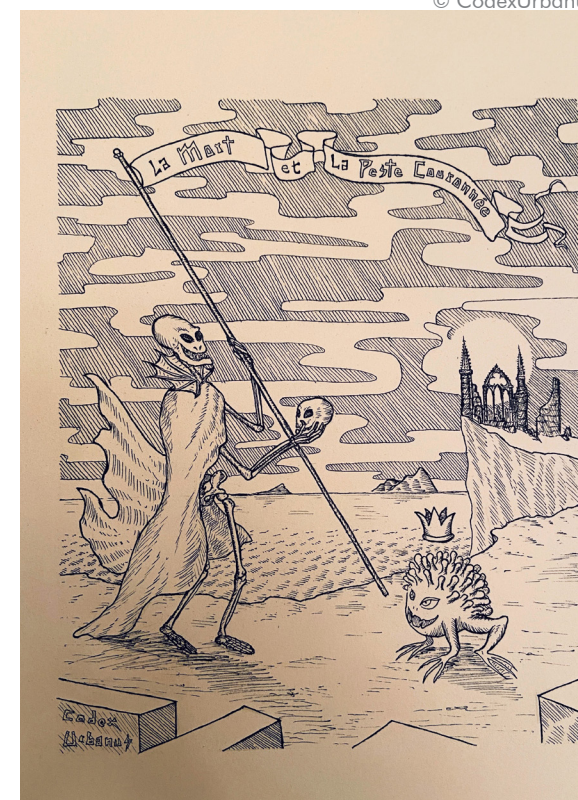
Le concert des
Craboiseaux
© CodexUrbanus



Le Dindigeon et
le Crabescargot
© CodexUrbanus



Le Baleignal et
le Cerf-Pivert
© CodexUrbanus



Ma Mort et la
Peste couronnée
© CodexUrbanus